

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XVI. Sir Charles Grandison Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

Le Chevalier Grandison, dit l'obligéant Jeronymo, parle par ses actions, c'est sa méthode, sa tête, son cœur, ses lèvres, ses mains, font mus par un même ressort. Puisqu'il ne laisse aucun lieu au doute, ses protestations déprisoient ses services.

Il me fit ensuite un grand mérite, d'avoir quitté mon pays & mes parens, pour venir leur rendre service en personne.

On peut nous passer, je crois, mon respectable ami, de répéter les éloges que nous donnons des cœurs reconnoissans, & bienfaisans, quand nous ne pouvons autrement rendre aussi bien justice à la chaleur de leur amitié. Le généreux Jeronymo, je m'assure, s'il étoit à ma place, & que je fusse à la sienne, mettroit moins de prix aux petits services que je leur ai rendus. Qu'est-ce que l'amitié, si sur de pareilles invitations, & en ayant le pouvoir, elle n'est pas prête à se manifester par les actions?

Si Grandison, repliqua l'Evêque, étoit un de nous, il pourroit s'attendre à être canonisé. Dans une meilleure Religion, nous avons peu vu de jeunes gens de qualité & dans la fortune, aussi bons que lui; quoiqu'il n'y en ait point d'aussi méchant, je crois, que beaucoup des prétendus reformés qui voyagent, comme si c'étoit pour copier nos vices, & non pour imiter nos vertus.

J'étois pénétré de reconnoissance pour une réception si généreuse & si cordiale. Camille vint à propos avec la commission de sa jeune maîtresse, qui m'invitoit à l'aller voir dans sa chambre.

La Marquisé venoit de sortir. Je suivis Camille. Elle me dit en chemin, qu'elle ne la croyoit pas tout-à-fait aussi calme qu'elle l'avoit été depuis quelques jours, ce qu'elle attribuoit à son empressement à s'habiller, & à son impatience de me voir.

La Mère & la fille étoient ensemble. Elles parloient quand j'entrai. Quelle imagination, chère fille ! disoit la Mère, arrangeant autrement des fleurs que sa fille avoit devant son sein.

Clémentine, quand elle se portoit bien, étoit toute de graces sans affectation. Je n'ai jamais vu qu'une personne de son sexe qui l'égalât en cela. Miss Byron semble sentir qu'elle peut se fier à ses charmes naturels, cependant elle ne montre point d'orgueil dans ce sentiment. Qui parla jamais de ses bijoux en voyant son visage ? Pour la dignité, & la franchise dans l'air & dans les manières, ces deux Dames l'emportent sur toutes les femmes.

Clémentine étoit charmante ; mais un peu de bizarrerie dans son ajustement, & l'éclat extraordinaire de ses yeux, que tout le monde admire pour leur brillant ordinaire & serein, monroient une imagination plus en desordre que je ne m'y attendois, & me firent de la peine quand j'entrai.

Le Chevalier, mon amour, dit la Marquisé, en se tournant vers moi. Clémentine recevez votre ami.

Elle se leva, avec un air de dignité & de douceur. Je m'approchai d'elle. Elle ne refusa pas sa main. Le Général & son épouse, Mademoiselle, m'ont chargé de leurs complimens pour vous. Ils

Ils vous ont reçu, je suis sûre, comme l'ami de notre famille. Mais dites moi, Monsieur, ajouta-t-elle en souriant, n'avez-vous pas passé le tems promis.

Deux ou trois jours seulement.

Seulement, Monsieur!... Eh bien je ne vous fais point de reproche, il n'est pas surprenant qu'un homme si estimé ne puisse disposer de son tems.

Elle hésita, regarda sa Mère, & moi, & baissa les yeux, d'un air embarrassé; & comme sentant qu'elle s'égaroit, elle détourna la tête, & prit son mouchoir.

Madame Beaumont, lui dis-je, pour faire diversion, vous fait présenter ses obéissances.

Avez-vous été à Florence?... M^{rs}. Beaumont, dites-vous!... Avez-vous été à Florence! Courant alors vers sa Mère, elle l'embrassa en se cachant le visage dans son sein... O Madame, cachez moi! cachez moi à moi-même! Je ne suis pas bien.

Soutenez-vous, mon amour, lui dit sa Mère en lui rendant ses embrassemens, & en la baisant, vous serez mieux dans le moment.

Je fis un mouvement pour me retirer. La Marquise m'approuvant par un signe de tête, je passai dans l'appartement voisin.

Elle me fit bientôt demander par Camille: je rentrerai.

Elle étoit assise, la tête apuyée sur l'épaule de sa Mère. Elle se leva: Excusez moi, Monsieur, dit-elle. Je ne puis recouvrer toute ma santé, je le vois... Mais n'importe!... Je suis mieux, je suis plus mal que je n'étois:

Plus

Plus mal, parce que je sens mon malheur.

Ses yeux avoient perdu alors tout ce feu qui monroit une imagination montée trop haut. Ils étoient dans l'autre extrémité, abattus, sombres, & baignés de larmes.

Je pris sa main. Ne vous découragez pas, Mademoiselle. Vous serez tout-à-l'heure mieux. Ce sont les symptômes ordinaires de la maladie à laquelle vous paroissez si sensible, quand on approche de la parfaite guérison,

Dieu le veuille!... O Chevalier! Que de peine j'ai donné à mes amis!... à ma Mère!... à vous, Monsieur!... à tout le monde! O cette méchante Laurana! Mais elle s'est fait encore plus de mal à elle-même!... Mais dites moi;... Elle est morte?... Pauvre créature! N'est-elle plus?

Voudriez-vous qu'elle ne fût plus, ma chère? dit sa Mère.

O non, non! Je voudrois qu'elle vécût, & qu'elle se repentît. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance? Elle m'a aimé pendant un tems.

Je l'ai *toujours* aimé. Dites, Chevalier, vit-elle encore?

Je regardai la Marquise, comme pour lui demander si je dirois qu'oui; & sur un signe qu'elle me fit; Elle est en vie, Mademoiselle, répondis-je;... & j'espère qu'elle se repentira.

Vit-elle en effet, Maman? interrompit-elle.

Où, ma chère.

Dieu soit loué! s'écria cette généreuse fille, en relevant la tête, joignant les mains, & se tenant plus droite qu'à l'ordinaire; j'ai donc un triom-

triomphe à remporter ! Excusez mon orgueil ! Je lui montrerai que je puis lui pardonner !... Mais je parlerai d'elle quand je serai mieux. Vous dites, Monsieur, que je serai mieux. Vous dites que ma maladie approche de sa guérison... Que vous me consolez !

Se mettant alors à genoux devant la chaise de sa Mère, les yeux & les mains levés au ciel : Dieu tout bon & tout puissant, guéris, guéris, je t'en supplie, mon esprit dérangé, afin que je puisse rendre aux plus tendres parens le bonheur dont je les ai privé. Joignez vos prières aux miennes, Monsieur ! Vous êtes un homme de bien... Mais vous, Madame, vous êtes Catholique. Le Chevalier ne l'est pas. Priez pour moi, Madame ; Dieu me rendra à vos prières ; & ainsi puisse-je être rétablie, comme je ne ferai jamais rien volontairement, qui puisse blesser ou affliger votre tendre cœur.

Dieu rétablit mon enfant, dit en sanglotant cette bonne Mère, & en la relevant.

Camille étoit dans un coin de la chambre, pleurant. Camille, lui dit sa jeune matresse, en avançant vers elle, donnez moi votre bras... Je reviendrai tout-à-l'heure, Monsieur... Ne vous en allez pas... Excusez moi, Madame, pour quelques momens. Je trouve, ajouta-t-elle en portant la main sur son front, que je ne suis pas tout-à-fait bien... Je reviendrai tout-à-l'heure.

La Marquise & moi nous fumes extrêmement touchés de la grandeur d'ame qu'elle montroit : cependant quoique nous fussions affligés par la peine que sa sensibilité lui donnoit, nous ne pumes que nous en consoler, & nous en féliciter ;

ytrouvant des esperances d'une parfaite guérison.

Elle revint bientôt, accompagnée de Camille, qui aiant passé ce tems à la flatter, me demanda si je ne pensois pas qu'elle feroit bientôt guérie.

Je répondis que je n'en doutois pas.

Vous voyez, ma chère maîtresse.

Je croyois que vous l'aviez dit, Chevalier; mais je n'en étois pas sûre. Dieu le veuille! Mon châtiment est grand, ma Mère; il faut que j'aie été une méchante créature... Priez pour moi.

Sa Mère la consola, la loua, & releva son courage abattu. Clémentine aiant alors les yeux baissés, rougissant, & restant debout immobile, comme occupée de quelque idée... A quoi pense mon enfant, à présent? dit la Marquise, en lui prenant la main. A quoi pensez-vous mon amour?

Mais, Madame, dit-elle, d'une voix basse, mais que je pouvois entendre, je serois bien aise, il me semble, de parler au Chevalier seul. C'est un honnête homme. Mais si vous pensez que je ne le doive pas, je ne le souhaiterai pas. Je veux être gouvernée par vous en toute chose: cependant, je suis honteuse. Que puis-je avoir à dire que ma Mère ne puisse entendre?... Rien, rien. Le cœur de votre Clémentine, Madame, est une portion du vôtre.

Nous ne refuserons rien à ma chère ame. Vous & moi, Camille, nous sortirons... Clémentine se taisoit; elles sortirent toutes deux.

Elle me fit asseoir auprès d'elle. J'obéis. Ce n'étoit pas à moi, dans la situation où j'étois,

à parler le premier. J'attendois en silence. Elle sembloit en peine. Elle regardoit tout autour d'elle, puis à moi, & baïssoit les yeux. Je ne pus alors m'empêcher de parler.

Mademoiselle Clémentine, dis-je, paroît avoir quelque chose sur le cœur qu'elle souhaiteroit de communiquer. Vous n'avez point, Mademoiselle, un ami plus sincère & plus fidèle que moi. Votre bonheur, & celui de mon Jeronimo sont mon unique souci. Honorez moi de votre confiance.

J'avois quelque chose à vous dire: j'avois plusieurs questions à vous faire... Mais ayez pitié de moi, Monsieur! je n'ai plus de mémoire; je l'ai perduë entièrement... Mais je sai bien que nous vous avons tous des obligations que nous ne pourrons jamais reconnoître. Et ce sentiment me met mal à mon aise.

Qu'ai-je fait, Mademoiselle, que de répondre à une invitation de l'amitié, à laquelle il n'est personne de votre famille qui n'eût obéi, en pareille situation?...

Cette généreuse façon de penser augmente l'obligation. Dites seulement, Monsieur, comment nous pouvons vous témoigner notre gratitude; comment je le puis, moi en particulier; & vous me soulagerez. Je ne ferai jamais à mon aise, jusques là.

Et pouvez-vous penser, Mademoiselle, que je ne sois pas hautement récompensé par la perspective du succès qui s'ouvre à tous nos souhaits?

Cela peut être ainsi dans votre opinion: mais cela même augmente encore notre dette.

Qu'il

Qu'il étoit difficile d'éviter de profiter de cette ouverture en ma faveur! Cependant, quand même Clémentine auroit été sans parens, qu'elle auroit été absolument indépendante, je ne la croyois pas assez bien pour se déterminer par elle-même dans une situation si délicate. Comment pouvois-je donc en honneur, tous ses parens attendant que je me laisserois diriger entièrement par ses mouvemens, comme ils y étoient résolus eux-mêmes, comment pouvois-je prendre directement avantage de la reconnoissance qui remplissoit dans ce moment son cœur généreux?

Si vous vous supposez vous-même, Mademoiselle, lui répondis-je, dans des obligations envers moi, & que vous ne veuillez pas être à votre aise jusqu'à ce que vous les ayez reconnuës, la recompense doit être un acte de famille. Permettez que je m'en raporte à votre Père, à votre Mère, à vos frères, & à vous-même; ce que vous & eux déterminerez sera bien.

Après un silence d'un moment... Eh bien, Monsieur, dit-elle, je crois que vous avez mis la chose sur un bon pied: mais voici ma difficulté... Il est impossible de vous récompenser. Je ne le puis. Mais, Monsieur, le sujet commence à être au dessus de mes forces. J'ai de grandes idées... Mon devoir envers Dieu, & envers mes parens; ma reconnoissance pour vous... Mais j'ai commencé à écrire tout ce qui s'est présenté à mon esprit sur cet important sujet. Je souhaiterois d'agir avec grandeur. Vous m'avez donné l'exemple, Monsieur. Je continuerai à écrire mes idées. Je ne puis me fier à ma mémoire... Non, ni même à mon cœur...

Mais

Mais n'en difons pas davantage à présent, sur un fujet trop touchant pour moi. J'en parlerai premièrement à ma Mère, mais non pas dans ce moment, quoique je veuille lui demander l'honneur de sa présence.

Elle passa dans la chambre voisine, & revint d'abord avec la Marquise. Ne soyez pas fâchée contre moi, ma chère Madame. J'avois beaucoup de choses à dire au Chevalier, que je croyois pouvoir mieux dire, si j'étois seule avec lui; mais j'ai oublié ce que c'étoit. En effet, je ne dois pas m'en ressouvenir, si elles n'étoient pas telles que je pusse les dire devant ma Mère.

Mon enfant ne peut rien faire dont je puisse être mécontente. La générosité du Chevalier, & la bonté du cœur de ma Clémentine sont également hors de doute.

O Madame! Quel profond sentiment j'ai de votre indulgence pour moi, & de celle de mon Père! Comment pourrai-je la reconnoître? ... Que je serois indigne du retour de cette raison, qui quelquefois semble ranimer mes esperances, si je ne prenois pas la résolution de l'employer toute entière à mon devoir envers Dieu & envers vous. Mais alors encore ma gratitude envers cet homme généreux, laisseroit un poids sur mon cœur, qui n'en pourroit jamais être ôté.

Elle sortit avec précipitation, nous laissant la Marquise & moi, nous regardant l'un l'autre en silence, & l'admirant. Camille la suivit, & revint dans l'instant ... Ma chère jeune maîtresse ... Ne vous effrayez pas, Madame, ... elle n'est pas bien. Elle semble avoir épuisé toutes ses forces en parlant.

La

La Marquise y courut avec Camille; & pendant que j'hésitois si j'irois vers Jeronymo, ou si je sortirois du palais, Camille vint à moi... Ma jeune maîtresse vous demande, Monsieur.

Je la suivis dans son cabinet; elle étoit dans les bras de sa Mère, couchée, revenant dans ce moment d'une pamoison, mais qui n'avoit pas été forte. Elle me tendit la main. Je la pressai de mes lèvres. J'étois également touché de la noblesse de son ame, & de la foiblesse de son esprit... O Chevalier, dit-elle, que se suis indigne de la tendresse que vous me témoignez! O que ne puis-je vous montrer ma reconnaissance!... Mais Dieu vous recompensera. Il le peut seul.

Elle souhaita que nous la laissâssions avec Camille. Nous fortimes.

Que peut-on faire avec cette chère créature, Chevalier? me dit sa Mère. Elle va retomber!... O Monsieur, que sa conduite à présent est différente de ce qu'elle a toujours été.

Elle paroît, Madame, avoir quelque chose sur le cœur, qu'elle a de la peine à révéler. Quand elle l'aura dit, elle sera plus à son aise. Vous obtiendrez d'elle, Madame, par votre indulgente bonté de vous le communiquer. Permettez que je me retire chez le Seigneur Jeronymo. Mademoiselle Clémentine quand elle sera un peu remise, vous informera de ce qui s'est passé entre elle & moi.

J'ai tout entendu, dit-elle, & vous êtes le plus honnête des hommes. Quel homme auroit voulu, quel homme auroit pu agir comme vous l'avez fait, par rapport à elle, par rapport à nous!

cepen-

cependant sans mépris pour l'intention bien évidente de cette chère créature, mais en vous en remettant à nous & à elle pour en faire un acte de famille. Il faut que c'en soit un, & ce le sera. Assurez moi seulement, Monsieur, que la maladie de mon enfant ne diminuera pas votre amour pour elle; & permettez lui d'être catholique!... Ce sont, pour ma part, les seules conditions que j'ai à vous prescrire. Le reste de la famille voudroit cependant que vous le fussiez aussi, du moins en apparence, par égard pour le monde. Mais je n'attendrai pas une réponse sur ce dernier article. Quant au premier, vous ne pouvez manquer de générosité envers une personne qui a tant souffert par son amour pour vous.

Le Marquis & l'Evêque entrant dans la chambre, Je vous laisse, Madame, lui dis-je, informer ces Messieurs de ce qui s'est passé. J'irai chez Jeronymo pour quelques momens.

J'allai dans sa chambre; mais apprenant qu'il se disposoit à dormir, je passai avec Mr. Lowther dans la sienne. Camille y étant venue, & Mr. Lowther s'étant écarté, elle me dit que sa jeune maîtresse étoit assez bien remise. Il étoit évident, dit-elle, qu'elle ne seroit jamais parfaitement bien jusqu'à ce que le mariage fût célébré. Ils sont tous, ajouta-t-elle, en étroite conférence, je crois, sur ce sujet. Ma jeune maîtresse tâche dans son cabinet de se remettre de son agitation. La Marquise espère que vous dinerez ici.

Je m'excusai pour le dîner, & la priai de dire à la Marquise que je reviendrois le soir.

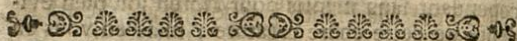
J'y vais à présent.

Tom. V.

F

LET-





LETTRE XVII.

Suite.

Bologne, 18. Juill.

A présent, mon cher ami, l'affaire est dans son moment de crise. Je fus conduit, en entrant dans le Palais, auprès du Marquis & de la Marquise. Le Marquis se leva, me prit la main d'un air très-obligé, mais de cérémonie, & me conduisit à une chaise placée entre les leurs. L'Evêque, le Comte, & le Père Marescotti entrèrent, & prirent leurs places.

Ma chère, dit le Marquis, en regardant sa femme...

Après avoir un peu hésité... Nous n'espérons pas, Monsieur, dit-elle, l'entier rétablissement de notre enfant, à moins que... Elle s'arrêta...

Nous ne lui accordions tous les desirs de son cœur, dit l'Evêque.

Ah! continuez, dit la Marquise au Prélat.

Il seroit inutile, Chevalier, demanda l'Evêque, de vous presser sur le sujet que nous avons le plus à cœur?

Je lui témoignai en m'inclinant que je le croyois ainsi.

J'en suis fâché, dit l'Evêque.

J'en suis très-fâché, dit le Comte.

Quelle sûreté pouvons-nous avoir, Monsieur, dit le Marquis, que notre enfant ne s'eta pas perverti? O Chevalier, c'est une bien rude épreuve!

Le

Le Père Marescotti, répondis-je, dictera les conditions.

Je ne puis en conscience, dit le Père, consentir à ce mariage : cependant le mérite du Chevalier m'ôte le pouvoir de m'y opposer. Permettez moi le silence.

Le Père Marescotti & moi, dit l'Evêque, nous sommes dans le même cas, par rapport aux scrupules de conscience. Mais j'oublierai le Prélat pour le frère. Cher Grandison, voulez-vous nous permettre de dire aux gens que nous vous regardons comme étant de notre Eglise; & que des raisons de prudence, par rapport à votre païs, & à vos parens, vous empêchent à présent de vous déclarer?

Ne me proposez point de conditions, Monsieur, qui diminueroient la bonne opinion que vous avez de moi, si je les acceptois. Si je dois avoir l'honneur d'entrer dans cette illustre famille, ne me laissez pas paroître indigne de cet honneur à mes propres yeux. Si je me trouvois capable de prévariquer dans un article aussi important que la Religion, je me détesterois moi-même, quand même un Diadème avec votre Clémentine, la plus noble des femmes, en devoit être la récompense.

Vous avez l'exemple de grands Princes, Chevalier, dit le Père Marescotti, Henri IV. Roi de France; Auguste de Pologne...

Cela est vrai, mon Père... Mais de grands Princes ne sont pas toujours de grands hommes dans toutes les actions de leur vie. Ils pouvoient d'autant moins se faire un scrupule de changer de Religion, qu'ils n'étoient ni l'un ni